

NOTRE-DAME
DE
PARIS

VICTOR HUGO

Extrait

NOTRE-DAME
DE
PARIS

Préface de

MONSEIGNEUR FRANÇOIS MARTY

Archevêque De Paris

S. E. LE CARDINAL FELTIN

Anicien Archevêque De Paris

Postface de

PIERRE JOLY

Conservateur Du Musée Notre-Dame

Illustrations de

CHARLES SAMSON

ÉDITIONS D'ART HENRI PIAZZA

Notre-Dame de Paris

Préface de Monseigneur François Marty –
Archevêque de Paris (1968-1981)

Notre Dame des parisiens, joyau de Dieu au cœur de la Cité. C'est sur le Mont des Martyrs, près de la Basilique du Sacré-Cœur, blanche et lointaine, que, nouvel Archevêque, j'ai découvert Paris. Là, anonyme, sous un chaud soleil d'avril, j'avais mon premier rendez-vous avec le peuple qui m'est confié.

Où trouver Notre-Dame ? Au loin..., au centre..., je ne sais encore... Pour le moment, invisible : car, les hommes, comme dans un attroupement d'émeute, enserrent la prestigieuse Maison. Pendant de longues minutes, tel le messager au détour de sa route, j'observe, contemple, interroge l'horizon ; et mon esprit fixe l'image... pour longtemps : bruisante de douleur, d'amour et de prière, la ville – de sa voix sourde – monte jusqu'à nous.

Je pense à une usine immense et apparemment sans vie.

En effet, mon diocèse m'apparut ce jour-là figé, tel des pierres mal équarries posées au bord du chemin.

Et dans cet agglomérat de maisons que seules relie à l'univers les antennes de télévision, l'Église de la Capitale est comme perdue ; aucunement elle ne domine. Il me fallut la chercher : la Cathédrale semblait blottie, enfouie sous sa couverture verte ; enlisée peut-être ; mais évidemment présente au milieu des mille bâtiments et demeures parisiennes.

Aussi, les immeubles attachés au sol par le filin continu des rues, se relaient-ils pour conduire le regard vers le cœur de la Cité, au mât.

Et, à l'instant même où les yeux se posent sur les tours qui ornent le vaisseau, la Cathédrale s'élève, droite et puissante, portant vers Dieu l'appel et la foi.

Il me revient alors une phrase du Cardinal Veillot :

« Regardons ensemble, disait-il sous les voûtes de Notre-Dame, cette ville et la foule des parisiens, ces hommes et ces femmes par milliers autour de nous, de tout âge et de toute condition, croyants ou incroyants, heureux ou malheureux, connus ou inconnus. Avez-vous bien pris la mesure de cette immense communauté humaine où s'entrecroisent d'innombrables réseaux de relations personnelles ? Avez-vous compris que c'est pour elle qu'est fondée l'Église à Paris ? »

Notre Dame est là, rassemble et envoie.

S. E. Le Cardinal Feltin –

Ancien archevêque de Paris (1949-1966)

Un témoignage de foi

Invité à évoquer les richesses de la Cathédrale Notre-Dame, au moment où je viens de quitter le Siège épiscopal de Paris, et au cœur de cette année de la Foi, j'aimerais surtout souligner les aspects multiples qui lient cet édifice à la vitalité de la foi chrétienne en notre capitale.

Dans son existence même, je veux dire dans le fait de sa construction, Notre-Dame est un témoignage de foi. Il a fallu en effet à Maurice de Sully une foi bien intrépide pour entreprendre l'édification d'un tel monument, dont on disait dès le début que « s'il était un jour achevé, aucun autre ne pourrait lui être comparé ».

Mais si l'audace de cet Évêque put aboutir si magnifiquement, c'est qu'elle trouvait écho dans la foi de tout un peuple : architectes, maçons, sculpteurs, maîtres-verriers, artisans de toute discipline, s'appliquèrent avec ardeur, au cours des quatre-vingts ans que dura la construction, à façonner ce joyau à la gloire du Seigneur et à l'honneur de la Vierge.

Car, finalement, notre cathédrale est un témoignage de la foi de l'Église. Elle exprime et illustre, avec des signes sensibles, les réalités mystérieuses auxquelles croient, et dont vivent les chrétiens :

L'élancement des voûtes et des flèches traduit le mouvement de la prière, où l'âme s'élève vers Dieu qui est Esprit et Amour.

L'immense nef de pierre, sur laquelle s'ouvrent les chapelles latérales ou absidiales, symbolise l'unique Église où se rassemblent, comme en

une arche, toutes les communautés humaines, pour accueillir le salut de Dieu.

La croix formée par le transept rappelle le *Mystère rédempteur*, tandis que la convergence des lignes architecturales vers le sanctuaire, et le rayonnement des chapelles autour du chœur, mettent en relief l'autel de la célébration eucharistique, centre et sommet du culte et de la vie de l'Église.

Les larges baies semblent vouloir, en tenant le maximum de place entre les arcs, laisser entrer le plus possible de lumière ; et cependant les admirables vitraux, qui donnent aux rayons du soleil des coloris si chatoyants, les tamisent en même temps, au point de laisser le plus souvent la nef dans une pénombre rappelant à tous que les réalités de la foi sont entrevues et vécues, en notre condition terrestre, dans une demi-obscurité qui nous fait espérer la vision face à face.

La Parole de Dieu est tout à la fois lumineuse et mystérieuse. Elle nous fait connaître les richesses infinies du dessein divin ; ce dessein, nous y sommes engagés, mais c'est de nuit ; ces richesses, nous en vivons, mais elles nous dépassent.

Le témoin religieux d'une histoire

L'édifice une fois construit, il devint rapidement, et par la force des choses, le témoin religieux de l'histoire du peuple français. Paris étant devenu la capitale du royaume, qui s'étendait et s'unifiant peu à peu, sa cathédrale occupa de ce fait une situation d'exception, parmi les nombreuses cathédrales gothiques qui s'élevèrent alors sur le sol de France, et qui pouvaient aisément, quant à la beauté, rivaliser avec Notre-Dame de Paris.

Reims, il est vrai, lui fut préférée pour les Sacres des Rois de France,

en raison des origines : le Baptême en cette ville du royaume des Francs, en la personne de son chef, Clovis. Mais toutes les grandes heures des règnes inaugurées à Reims étaient ensuite sonnées par les cloches de la Cité.

Aucun événement, heureux ou malheureux, de l'histoire nationale, qui n'ait eu sa répercussion religieuse sous les voûtes élevées par Maurice de Sully ! Les joies et les victoires s'y traduisaient, officiellement ou spontanément, en actions de grâces ; les inquiétudes en supplications ; les désastres en pénitence.

Je ne puis songer ici à tracer une fresque aussi grandiose. Je préfère me contenter de souligner quelques faits, où l'expression de la foi a été plus directement engagée.

Quand le roi Louis XIII, privé d'héritier, voulut consacrer par vœu son Royaume à la Vierge, c'est dans la Basilique Notre-Dame qu'il entendit sceller le souvenir de son geste.

Ne convient-il pas de parler aussi de la profession de foi de Turenne ? Protestant, celui-ci avait refusé, en 1660, une abjuration qui lui aurait permis d'accéder à la charge de connétable. Et pourtant, la mort de son frère le Duc de Bouillon, converti au catholicisme, avait déjà amorcé en lui une évolution. Le contact de Nicole et du Grand Arnauld, puis surtout la rédaction par Bossuet de « l'Exposition de la Foi catholique », amenèrent le Maréchal à demander de faire profession de cette Foi. Il le fit entre les mains de l'Archevêque de Paris, Monseigneur Hardouin du Péréfixe, le 23 Octobre 1668, non sous les voûtes de Notre-Dame, qui allaient l'accueillir peu après, mais dans la chapelle de l'Archevêché, alors contigu à la cathédrale.

C'est en pleine cathédrale, au contraire, que plus près de nous, le 25 Décembre 1886, Paul Claudel, âgé de 18 ans, fut saisi par la grâce, alors que depuis plusieurs années déjà il était prisonnier du matérialisme.

« J'étais debout dans la foule près du second pilier à l'entrée du chœur, à droite du côté des sacristies. Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En cet instant, mon cœur fut touché et je crus. Je crus d'une telle force d'adhésion, d'une conviction si puissante que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher... En essayant, comme je l'ai fait souvent, de reconstituer les moments qui suivirent cet instant extraordinaire, je retrouve les éléments suivants, qui, cependant, ne formaient qu'un seul éclair, une seule arme dont la Providence divine se servait pour atteindre et ouvrir le cœur d'un pauvre enfant désespéré : que les gens qui croient sont heureux ! Si c'était vrai pourtant ? C'est vrai ! Dieu existe, Il est là, c'est quelqu'un, c'est un être aussi personnel que moi ! Il m'aime, Il m'appelle. »

Une inscription gravée dans le sol du transept à l'entrée du déambulatoire rappelle la date de cette conversion. Mais nous en avons un témoignage d'une autre richesse. Je ne pense qu'il y ait dans notre littérature française une œuvre poétique d'inspiration aussi profondément chrétienne que celle de Claudel. Vraiment au pied de ce pilier nous sommes à la source du fleuve majestueux.

Rentré à Paris après avoir représenté notre nation dans plusieurs pays lointains, le poète viendra de nouveau prier chaque dimanche sous ces voûtes, et ses funérailles nationales, dans Notre-Dame et sur le Parvis, affirmèrent l'unité profonde du témoignage que sa voix géniale avait porté au monde, comme Français et comme Chrétien.

Ne peut-on dire qu'il réalisait par son œuvre et par sa vie ce que le Cardinal Pacelli, le 13 Juillet 1937, proclamait comme vocation de la France ? Légat Pontifical aux fêtes de Lisieux, le Cardinal fut invité à prêcher à Notre-Dame. Son discours est demeuré célèbre :

« Le passage de la France dans le monde à travers les siècles est une

vivante illustration de cette grande loi de l'histoire de la mystérieuse et pourtant évidente corrélation entre l'accomplissement du devoir naturel et celui de la mission surnaturelle d'un peuple.

« Du jour même où le premier héraut de l'Évangile pose le pied sur cette terre des Gaules, et où, sur les pas du Romain conquérant, il porta la doctrine de la Croix, de ce jour-là même, la foi au Christ, l'union avec Rome, divinement établie centre de l'Église, deviennent pour le peuple de France la loi même de sa vie. Et toutes les perturbations, toutes les révolutions, n'ont jamais fait que confirmer, d'une manière toujours plus éclatante, l'inéluctable force de cette loi.

« L'énergie indomptable à poursuivre l'accomplissement de sa mission a enfanté pour votre patrie des époques mémorables de grandeur, de gloire, en même temps que de large influence sur la grande famille des peuples chrétiens. Et si votre histoire présente aussi ses pages tragiquement douloureuses, c'était aux heures où l'oubli des uns, la négation des autres, obscurcissaient, dans l'esprit de ce peuple, la conscience de sa vocation religieuse et la nécessité de mettre en harmonie la poursuite des fins temporelles et terrestres avec les devoirs inhérents à une si noble vocation. »

Je citerai encore volontiers deux faits : ils sont proches de nous, des hommes et des femmes de notre génération ont pu les vivre ; et ils nous permettront assez bien de saisir les deux aspects du rôle que la cathédrale a joué au cours des âges dans notre vie nationale.

D'une part, elle est signe : en elle s'exprime et se manifeste la répercussion religieuse des événements nationaux ; située au cœur du pays, elle enregistre fidèlement tout ce qui affecte ce grand corps, sa croissance et sa santé, comme ses malaises et ses traumatismes.

Mais, en même temps, elle est un moyen : elle contribue activement à promouvoir entre Français de toute classe et de toute opinion l'unité

dans la charité que postule une commune foi chrétienne.

Le premier de ces événements, c'est le *Magnificat* de la Libération, le 26 Août 1944. Il fut l'image des heures à la foi enthousiastes et dramatiques que vivait alors notre Patrie. Mon vénéré prédécesseur, le Cardinal Suhard, ne se vit-il pas interdire l'accès de sa cathédrale par quelques « résistants » ? Et des coups de feu ne furent-ils pas tirés à l'intérieur même de l'église lors de l'entrée des officiels ?

Le second fait, par lequel je termine, se situe un soir de 1960, en pleine angoisse nationale, au plus fort du conflit algérien. Dans la nef de Notre-Dame sont rassemblés des chrétiens que séparent profondément et leurs opinions politiques habituelles et leurs positions antagonistes dans l'affaire algérienne. Ensemble, ils méditent des paroles du Christ ; ensemble ils prient pour une issue pacifique du conflit. Je ne sais si nous devons à ce geste d'avoir pu éviter le pire, l'irréremédiable division entre Français. Mais je suis certain que cette rencontre et cette prière à Notre-Dame, provoquées par la foi, animées par la charité, ont beaucoup contribué à faire grandir la volonté de paix et de compréhension mutuelle.

Un serment de foi

De nos jours, Notre-Dame continue à jouer un rôle important sur le plan de la foi, et son rayonnement, tout en gardant le caractère national des siècles passés, atteint une dimension de plus en plus universelle.

J'ai fait allusion à la chaire de Notre-Dame, et au discours célèbre qu'y prononça le futur Pape Pie XII. Son retentissement dépassa largement nos frontières. Mais c'est le cas aussi d'autres prédications, données régulièrement dans cette chaire depuis un siècle, « les Conférences de Carême ».

Inaugurées par l'excellent orateur et le saint religieux que fut le Père Lacordaire, elles jouirent dès le début dans l'opinion d'un crédit considérable. Elles s'adressaient aux hommes et s'efforçaient de leur présenter, sous une forme adaptée et actuelle les grandes vérités de la foi.

Très vite leur audience, par l'imprimé, s'étendit bien au-delà du millier de messieurs groupés dans la nef de la Basilique. Et depuis plus de quarante ans, la transmission par radio permet à la Parole de Dieu, proposée en cette chaire, de se répandre, chaque dimanche de Carême, dans le monde entier. Mes prédécesseurs et moi-même avons toujours eu le souci de désigner pour cette mission des prêtres que recommandaient leur talent oratoire et leur compétence doctrinale, mais aussi leurs qualités sacerdotales et leur zèle apostolique. Dominicains, Jésuites, Évêques, prêtres séculiers, se succèdent dans cette tâche. Tous reçoivent, après leurs prédications, un courrier abondant, et souvent émouvant ; il témoigne que, bien des isolés, des hésitants, des hommes de bonne volonté, y trouvent une lumière, un réconfort, une occasion de rencontrer le Seigneur.

Si les conférences de Notre-Dame ont pris une dimension plus universelle, cela est vrai aussi du bien des cérémonies solennelles de la Cathédrale.

Je pense aux grandes Journées du VIII^e Centenaire. Elles furent marquées par des manifestations fort diverses : cérémonies liturgiques, une Messe rassemblant dans la cathédrale et alentour plus de 10.000 jeunes, spectacle son et lumière, concerts spirituels, congrès historique.

A plusieurs de ces manifestations, en particulier la cérémonie de clôture, célébrée en présence du Chef de l'État et de presque tout le Gouvernement, prirent place plusieurs Évêques, voire plusieurs Cardinaux étrangers, sous la présidence du Cardinal Marella, Légal

pontifical. En cette dernière circonstance, la cathédrale connut même l'intervention du Saint Père la plus directe et la plus immédiate qui se soit jamais vue. Déjà, il est vrai, le 11 Février 1964, pour la célébration de l'Année Mariale, un bref message du Saint Père, suivi de sa bénédiction, avait été transmis, par disque, dans la cathédrale. Mais cette fois, les fidèles rassemblés purent entendre « en direct » la voix du Saint Père, et même le voir sur un grand écran de télévision, tandis qu'il prononçait à leur intention son allocution dans la chapelle de Saint-Louis des Français, où il avait tenu à venir s'associer à la prière et à l'allégresse de l'Église de Paris :

« Notre-Dame de Paris ! Pur joyau de l'art gothique, image des hommes qui t'ont bâtie dans l'enthousiasme, toi qui offres l'édifice majestueux de tes deux tours, et dresses vers le ciel ta flèche audacieuse, tu es si intimement liée aux grandes heures religieuses et politiques de la France ! »

Il eût été fort étonnant que notre Cathédrale n'eût pas un rôle à jouer dans le mouvement œcuménique, suscité dans l'Église depuis quelques décades, encouragé et avalisé par le Concile. Et de fait, il y a quelques mois, le Primat de l'Église Anglicane, le Docteur Ramsay, y fut l'objet d'une réception qui fera date dans l'histoire du rapprochement des Églises.

Accueilli sur le parvis par le Cardinal Veillot, il remonta avec lui la nef garnie de fidèles, jusqu'au chœur ; là les deux prélats écoutèrent ensemble la proclamation de quelques beaux textes de saint Jean et de saint Paul et chantèrent chacun une oraison.

Le moment le plus émouvant fut sans doute celui où, se retirant à la sacristie où ils devaient tenir une longue et cordiale conversation, ils se recueillirent en silence, à genoux, au pied de l'autel du Saint Sacrement, surmonté de la statue de Notre-Dame. Je crois que cette

matinée tient désormais une place de choix parmi les grandes Heures de Notre-Dame.

On s'efforce, en même temps, de mettre au point une pastorale des touristes : Notre-Dame est un des « monuments » les plus visités de Paris. Beaucoup de touristes, pourtant, se contentent d'y passer, d'en admirer les beautés artistiques, d'en évoquer l'archéologie. Même s'ils sont chrétiens, le témoignage de foi de Notre-Dame risque de leur échapper. Beaucoup d'entre eux repartent sans avoir entendu l'appel à la prière, sans s'être un instant recueillis devant le Seigneur, sans l'avoir loué pour la beauté de ses œuvres...

Il est infiniment souhaitable qu'au-delà de l'effort liturgique, une action pastorale s'exerce sur les milliers de visiteurs quotidiens, et tente de les mettre à l'écoute du message de foi et d'amour que peuvent recueillir en ce lieu tous ceux qui savent faire silence, rendre leur esprit attentif et accueillant leur cœur.

Une telle action pastorale peut trouver, dans les différents niveaux de signification de la Basilique elle-même, plusieurs points d'appui solides :

- Pour les catholiques parisiens, c'est le sens de l'Église cathédrale, le « Siège » de l'Évêque, l'Église-mère de toutes les autres églises du diocèse, le lieu de la prière permanente au nom du diocèse, assurée par des prêtres particulièrement délégués à cet effet : les chanoines.

- Pour tous les Français, Notre-Dame est un grand sanctuaire national : non seulement elle évoque les souvenirs historiques de la patrie, mais elle constitue l'un des plus riches bijoux de notre patrimoine spirituel, l'un des chefs-d'œuvre qui incarne le plus fidèlement le génie de notre peuple.

- Pour tous les chrétiens, elle est un grand sanctuaire marial, où la Vierge apparaît dans la pureté et la richesse de sa mission fondamentale, si profondément liée à la mission de l'Église. Nous apportant le Christ,

nous appelant au Christ, elle se situe au cœur du mystère de la foi et de la grâce.

- Pour tous enfin, chrétiens ou non, Notre-Dame de Paris n'est-elle pas l'une des plus pures expressions du constant effort de l'homme pour rechercher, accueillir, rencontrer Dieu ?

Je souhaite vivement que l'effort pastoral entrepris porte tous ses fruits. Alors, loin d'être un simple monument évoquant historiquement la foi des siècles passés, la Cathédrale de Maurice de Sully pourra être aujourd'hui encore, et pour un nombre d'hommes bien plus considérable qu'à l'origine, un signe de la présence de Dieu au milieu des hommes, un rappel du Salut qu'il leur offre en Jésus-Christ et en son Église.

Pierre Joly,

conservateur du Musée Notre-Dame en 1968

Notre-Dame de Paris, Témoignage de Vie

« Notre-Dame de Paris est un refuge, si on y entre ; et encore un refuge, si on la regarde... on ne sait si elle est bâtie en pierres ou en idées, tant elle semble indestructible. Elle est lumineuse : des générations lui donnèrent la beauté ou la candeur de leurs yeux. Elle parle : elle redit toutes les prières que lui soupire dans l'âme la bouche des siècles. Elle vit : diminuée par le jour, elle grandit dès le soir ; elle s'étend et se monte dans la nuit ; tout s'écrase, tout s'humilie, tout s'agenouille autour d'elle... »

Après Rémy de Gourmont, Paul Claudel a écrit :

« Notre-Dame de Paris n'est pas seulement un édifice, c'est une personne. Il ne suffit pas de la regarder, il faut la vivre, longuement, quotidiennement... »

En effet, si dans cette cathédrale, siège de l'évêque, se déroulent les cérémonies propres à toutes cathédrales, si les chanoines fidèles à leur mission et leurs vénérables coutumes, soumis, cependant, à la loi qui préside au renouvellement de toute institution humaine, continuent à assurer l'office canonial, à chanter les louanges de Dieu et à invoquer la Vierge puissante, Notre-Dame de Paris est cependant le Mémorial de la France.

Monsieur André Chamson, lors des Fêtes du VIII^e centenaire de la Cathédrale l'a admirablement exprimé :

« C'est ici le cœur de Paris. L'écho de nos gloires et de nos malheurs, de nos victoires et de nos désastres a toujours roulé sous ces voûtes. Nous avons toujours sonné le glas de nos deuils, le tocsin de nos fureurs et le carillon de nos allégresses avec le bourdon de ses tours. L'incroyant ou l'homme de foi peuvent retrouver, ici, les mêmes souvenirs qui sont les souvenirs de la France. Notre-Dame est à tous. On la dirait revêtue de ce mystérieux élément qui est comme la patine des événements mémorables, l'impalpable pollen des grands souvenirs. Ce sanctuaire que Dieu habite toujours est aussi un des sanctuaires de notre Histoire... ».

Dès son élection au Siège de Paris, en 1160, Maurice de Sully décide de faire édifier une nouvelle cathédrale, dédiée à la Vierge, dont la première pierre sera posée trois années plus tard.

Le chœur et le déambulatoire terminés, le maître-autel est consacré, le 19 Mai 1182, par le cardinal de Château-Marçay.

Cependant que sa façade occidentale et sa nef sont encore inachevées, Notre-Dame commence à vivre les premières heures de son histoire qui d'emblée s'identifie à celle de la France.

Le 17 Janvier 1185, Héraclius, Patriarche de Jérusalem, célèbre dans un chœur tout neuf une messe pontificale à l'occasion de la prédication de la troisième Croisade. Le 12 Avril 1229, c'est Raymond VII, comte de Toulouse, qui, se présentant devant la grande porte de l'Église de Paris, implore l'absolution de ses erreurs. Le 18 Août 1239, Saint Louis, tête et pieds nus, accompagné d'une foule immense porte à Notre-Dame la Sainte Couronne d'épines achetée à Baudoin II, empereur de Constantinople. Cette précieuse relique est déposée ensuite au Palais, en la chapelle Saint-Nicolas, puis à la Sainte Chapelle spécialement construite pour la recevoir.

Le roi Louis IX vient encore se recueillir à Notre-Dame les 12 Juin

1248 et 15 Mars 1270 avant de partir pour la Croisade.

Enfin, en Mai 1271, ses restes mortels passeront à Notre-Dame avant d'être inhumés à Saint-Denis.

C'est dans une cathédrale entièrement terminée et somptueusement décorée qu'un événement exceptionnel va se dérouler à la requête de Philippe-le-Bel : la première assemblée des États-Généraux de France, le 10 Avril 1302.

Aux plus mauvais jours de l'occupation anglaise, le jeune Henri VI d'Angleterre est sacré roi de France, le 16 Décembre 1431, par le Cardinal de Winchester en présence de deux prélats français, Pierre Cauchon, évêque de Beauvais et Jean de Mailly, évêque de Noyon. Le sacre terminé, un dîner avait été préparé au Palais en la Grand'Salle où se trouvait la grande table de marbre.

Selon le Journal d'un Bourgeois de Paris, « Il n'y avait nulle ordonnance, car le commun de Paris y était entré dès le matin, les uns pour voir, les autres pour piller ou dérober viandes ou autre chose... Ni l'Université, ni le Parlement, ni le Prévôt des Marchands, ni les Échevins ne purent monter à la Grand'Salle, tant il y avait de peuple. Ils essayèrent à deux ou trois reprises, mais furent repoussés si fortement par le commun qu'ils faillirent trébucher les uns sur les autres... Quand, enfin, ils pénétrèrent dans la salle, tout était si plein qu'ils trouvèrent avec peine leur table déjà occupée... ils furent contraints à s'asseoir parmi des savetiers, moutardiers, vendeurs de vin et aides-maçons... »

Six années plus tard, le 12 Novembre 1437, Charles VII venant de Saint-Denis retrouve sa bonne ville et se rend à Notre-Dame en action de grâces ; le 7 Novembre 1455, Isabelle Romée, mère de Jeanne d'Arc, présente le rescrit pontifical permettant l'ouverture du procès en réhabilitation de sa fille ; Charles-Quint, de passage à Paris en Janvier 1540, entend le Te Deum ; puis sont célébrés les très solennelles funérailles de François

Ier.

Le 24 Avril 1558, c'est le mariage de Marie Stuart, reine d'Écosse et du Dauphin François II. Les deux époux, agenouillés dans le chœur sous un « ciel » de drap d'or, sont solennellement unis par le cardinal de Bourbon, après avoir entendu la Messe célébrée par l'évêque de Paris, Eustache de Bellay ; quatorze ans après, en 1572, Notre-Dame sert de cadre à une autre union, celle d'Henri de Navarre et de Marguerite de Valois. Prince protestant, Henri s'abstint d'assister à la Messe ; cependant, le 22 Mars 1594, Henri IV « s'étant saisi et rendu maître du château du Louvre, du Palais, de l'Hôtel de Ville, des grands et petits Châtelets et autres places importantes... reconnaissant que cette réduction si heureuse provenait d'en Haut, se disposé d'en rendre grâces solennelles à Dieu et à la glorieuse Vierge sa Mère et à cette fin commanda à un de ses gentilshommes de se rendre à Notre-Dame pour demander de faire sonner les grosses cloches pour le Te Deum et d'y entendre la Messe. S'étant tenu quelque temps à cheval, ayant la cuirasse endossée en présence d'une grande multitude de peuple, qui sans frayeur approchait de lui jusqu'à l'étrier... il s'achemina vers Notre-Dame accompagné de grand nombre de seigneurs et gentilshommes... la foule était si dense que ni l'église ni le Parvis, ni les rues qui y débouchent n'étaient assez vastes pour la contenir... la voix des chantres ne pouvait être entendue, tant le bruit était grand, provoqué par les applaudissements et les cris d'allégresse... »

Dès les premières années du XVIIe siècle, l'évêché de Paris est élevé, le 20 Octobre 1622, au rang d'archevêché et la Cathédrale érigée en Métropole.

L'histoire de Notre-Dame est faite de ces événements qui suscitent, tour à tour, allégresse ou émotion, actions de grâces ou supplications.

Aux Te Deum succèdent les prières des Quarante Heures, les

processions générales, les processions des Pauvres de Paris, les processions des châsses de sainte Geneviève et de saint Marcel pendant lesquelles, en cheminant le long des rues de la Cité, de l'Université ou de la Ville, tout un peuple implore, avec une foi simple et confiante, l'assistance du Ciel pour la conservation des biens de la terre : interruption de la pluie ou de la sécheresse, la cessation de la famine ou de la disette, la fin d'un débordement de la Seine, l'affermissement de la paix intérieure ou le rétablissement de la santé du Roi. Dans un passé encore récent, le peuple de Paris, en des circonstances dramatiques, est venu prier, avec la même ferveur que jadis, se pressant dans le grand vaisseau de la cathédrale et dans son parvis.

Le 13 Septembre 1914, lorsque l'ennemi poussa son avantage jusqu'à la Marne ; le 19 Mai 1940, au moment où Paris menacé va tomber ; le 21 Mai 1944, quand le cardinal Suhard, Paris étant encore occupé, consacra la Ville à Marie et implora sa sauvegarde :

« ... Paris, ô Notre-Dame, veut aussi que ne soit pas mutilé le visage que les siècles lui ont dessiné. Nous aimons notre Capitale, dont le joyau est votre basilique, bâtie dans cette île de la Cité où vécut Saint Louis. Nous sommes fiers de nos monuments où s'inscrivent les souvenirs de notre histoire nationale... » et Paris fut sauvé...

Les deuils ont eu leur résonance à Notre-Dame. Des funérailles solennelles y sont toujours célébrées. Innombrables furent les Requiem chantés pour le repos de l'âme de tous ces trépassés : Rois, Princes, Grands Capitaines, Savants, Serviteurs et Chefs de l'État.

Les citer tous seraient vain. Rappelons en quelques-uns pour en souligner la diversité : Charles VII, Isabeau de Bavière ; le poète Joachim du Bellay ; le duc de Guise, Henri IV, Marie de Médicis, Louis XIII dont le cœur fut déposé dans le sanctuaire ; Mazarin, Anne d'Autriche, Louis II, prince de Condé ; Louis XIV et Louis XV, bienfaiteurs de la cathédrale

; les soldats tués à Austerlitz ; Louis XVI, Louis XVII, Marie-Antoinette ; le duc d'Orléans, tué accidentellement en 1842 ; plus récemment, les victimes du Bazar de la Charité ; les Présidents Thiers, Carnot, Félix Faure, Raymond Poincaré, Paul Doumer ; des savants, Pasteur, Charcot, Branly ; un poète, Paul Claudel ; les maréchaux Foch, Joffre, Leclerc, Pétain, de Lattre de Tassigny, Juin ; des chefs d'État étrangers, tels Albert 1er, roi des Belges ; les Présidents Roosevelt et John Kennedy, le chancelier Adenauer...

Si le XVIIIe siècle fut par excellence le siècle des cérémonies fastueuses, il fut aussi celui d'un profond renouveau catholique qui s'affirma dans les idées et dans les faits.

Saint Vincent de Paul, grâce à sa profonde bonté, mit la charité à la mode. Cependant, l'œuvre charitable de l'Église de Paris s'était manifestée bien avant. Les conciles incitèrent les évêques à recueillir les malades indigents. Cette mesure fut appliquée à Paris dès le Haut Moyen Age.

Un acte daté de juin 809 fait mention de l'Hôtel-Dieu administré par l'évêque. Par la suite, le Chapitre de Notre-Dame gouvernera au « temporel » cet hôpital de 1006 à 1505 et le dirigera au « spirituel » jusqu'à la Révolution. Pendant des siècles, les malades confiés aux soins des Religieuses Augustines seront « bénévolement et révéremment traités comme les Seigneurs de la Maison ».

« Ouverts à tous, l'Hôtel-Dieu est aidé par tous. Toutes les classes sociales se rejoignent en une généreuse émulation. Rois, Reines, Princes, Princesses, Cardinaux, Évêques, Chanceliers, Connétables, Conseillers au Parlement, Chanoines, Bourgeois, Artisans participent par leurs offrandes à son entretien et ses agrandissements.

Un fait curieux est à noter, écrit Coyecque dans son « Histoire de l'Hôtel-Dieu », nous n'avons jamais rencontré de testament parisien qui

ne renfermât un article en faveur de cet hôpital ».

Le Chapitre, se penchant sur les misères humaines, autorise des quêtes aux portes de l'Église en faveur d'une famille dont le chef est malade, des pauvres d'une paroisse, d'un monastère, de blessés, de sinistrés ou de réfugiés...

Le 30 Décembre 1772, l'Hôtel-Dieu est ravagé par un incendie.

« Le feu ayant pris, vers une heure du matin, dans l'endroit où l'on fait les chandelles et où on entrepose le suif, l'explosion a été considérable,... les flammes gagnent la salle du Légat où sont les vieilles femmes, la salle Saint-Augustin, dite salle Jaune, la salle Saint-Jean, dite de l'Infirmerie... On fait sonner le tocsin à Notre-Dame... une grande quantité de malades étant dans le Parvis, Monsieur le Doyen a donné ordre d'ouvrir les grandes portes de l'église, d'allumer la nef et a fait entrer sur-le-champ près de 500 malades... des matelas, des lits de plumes, des oreillers ont été arrangés dans la nef et les bas-côtés, de sorte que dans moins d'une heure de temps les lits ont été faits et les malades couchés... du bouilli, du pain et du vin ont été distribués par Monsieur l'Archevêque... »
Ce souci de reconforter, d'adoucir le malheur sera constant durant la longue histoire de Notre-Dame.

Ses Registres Capitulaires en portent témoignage.

Le lundi 8 Février 1779, la vénérable cathédrale fut le témoin d'un aimable événement : le mariage de cent jeunes filles pauvres.

Marie-Thérèse-Charlotte de France, future Madame Royale, étant née le 11 Décembre 1778, la reine Marie-Antoinette décida de doter chacune des jeunes filles d'une somme de 712 livres et de faire célébrer ces mariages à Notre-Dame.

« Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, procéda à ces unions et célébra ensuite une messe basse suivie de sa bénédiction pontificale. Les jeunes mariés, accompagnés de leurs parents, furent conduits en la

salle du Chapitre afin de s'y reposer et de prendre des rafraîchissements en attendant l'arrivée du Roi et de la Reine... Puis un dîner de 600 couverts fut offert aux jeunes époux et à leurs parents par Monsieur l'Archevêque. On y servit un menu substantiel composé de grosses longes de veau froid, de pâtés, jambons, langues fourrées et cervelas, du pain et du vin... l'on but à la santé du Roi et de la Reine, ainsi qu'à celle de Monsieur l'Archevêque... »

L'ère des grands Te Deum commence avec le règne de Louis XIII. On n'en comptera par moins de cent-trente-quatre au XVII^e siècle et cent-onze au XVIII^e siècle.

Avènement, sacre ou entrée de Roi, naissance princière, mariage royal, relevailles de la Reine, annonce d'une victoire, proclamation de la Paix, renouvellement d'un traité, fin d'une épidémie, tout est prétexte pour exprimer sa foi, sa gratitude en chantant le Te Deum, hymne d'action de grâces par excellence.

Lorsqu'on voulait solenniser une grande victoire, les drapeaux pris à l'ennemi étaient transportés du Louvre à Notre-Dame, en un cortège coloré bien ordonné et fort apprécié des Parisiens. Précédés des fifres, trompettes, hautbois, tambours et timbaliers du Roi, les Cent Suisses portaient les drapeaux, tandis que les cavaliers tenaient les étendards et guidons. L'usage d'accrocher ces trophées aux voûtes de Notre-Dame remonte au XVI^e siècle et se prolongera jusqu'à la fin du premier Empire. Leur nombre fut considérable. Rappelons que pour la seule bataille de Rocroy, 166 drapeaux, étendards, cornettes et guidons furent pris et exposés, que les emblèmes conquis par le Maréchal de Luxembourg, dans les combats de Fleurus, Leuze et Neerwinden lui valurent le surnom de « Tapissier de Notre-Dame ».

L'un des derniers Te Deum, ordonné par Louis XVI, a été chanté,

selon l'ancien usage, le 21 Janvier 1782, à l'occasion de la naissance du premier Dauphin.

Sept années plus tard un autre Te Deum sera entonné, le 15 Juillet 1789, à l'occasion de la prise de la Bastille, en présence, cette fois, d'une députation de l'Assemblée Nationale et de Bailly, nouveau Maire de Paris, successeur de Jacques de Flesselles, dernier Prévôt des Marchands, massacré la veille.

L'ultime Te Deum de la Monarchie sera chanté, le 14 Février 1790, à la demande de la Municipalité, afin de célébrer « l'union intime du Monarque et de la Nation ».

La grande tourmente terminée, la France nouvelle viendra, elle aussi, s'agenouiller à Notre-Dame.

Dès l'aube du XIXe siècle, le Premier Consul ayant restauré la paix religieuse, la Métropole de Paris va servir de cadre à un acte solennel, le rétablissement du Culte.

Gilbert, maître sonneur de la cathédrale, qui en est le témoin, nous le relate.

« Le jour de Pâques, le 18 Avril 1802, à six heures du matin, aussitôt après la salve d'artillerie, on sonne le gros bourdon. Ses premiers accents ont exprimé des sentiments de joie et de reconnaissance. Je sais bien qu'ils m'émurent jusqu'aux larmes... ; les Consuls étaient attendus à l'entrée de la nef par Monsieur l'Archevêque et son clergé.

Après l'Évangile, les Archevêques et Évêques appelés successivement par le Secrétaire d'État, ont prêté serment l'un après l'autre entre les mains du Premier Consul... Le Te Deum fut suivi par le « Domine, salvam fac Rempublicam, Domine, salvos fac Consules »... Le soir il y a eu illumination par toute la Ville... »

Bientôt, les desseins du nouveau maître de la France se révèlent : le 20 Mai 1804, la dignité impériale est conférée au Premier Consul. Les

Curés de Paris sont invités à effectuer un « changement dans les prières que l'Église est dans l'usage de faire pour ceux qui gouvernent l'État... » Il est recommandé de remplacer le « Domine salvum fac Rempublicam » par le « Domine salvum fac Imperatorem nostrum Napoleonem... »

Et ce sera, en ce dimanche 2 Décembre 1804, que se déroulera, après d'innombrables négociations, la plus extraordinaire cérémonie qu'ait jamais vue Notre-Dame, le Sacre et le Couronnement de Napoléon Ier et l'Impératrice Joséphine par le Pape Pie VII.

En un développement aussi imposant qu'exceptionnel, le Saint Père célèbre la messe votive de la Vierge pour le temps de l'Avent et procède à la prestation de serment, aux Onctions, à la bénédiction des signes impériaux : épée, manteaux, anneaux, couronnes et globe, à la tradition des Honneurs, enfin à l'Intronisation, selon le Cérémonial élaboré par Louis-Philippe de Ségur et dont les éléments ont été empruntés au Pontifical romain et à l'ancien Cérémonial français. Napoléon, toutefois, se couronna lui-même et ne communia pas.

Tout au long de ces fastes, qui durèrent près de quatre heures, Jean-François Lesueur, autrefois maître de Chapelle à Notre Dame et, depuis peu, directeur de la musique de l'Empereur, dirigea cinq cents choristes et musiciens qui exécutèrent la messe et le Te Deum. Ce programme exigea la transcription, par huit copistes, de 17.738 pages de musique, pendant 24 jours pour la messe, pendant 20 jours et 4 nuits pour le reste.

En souvenir des cérémonies qu'il célébra pontificalement à Notre-Dame, les 2 et 25 Décembre 1804, le Pape Pie VII érigea, en Février 1805, la cathédrale de Paris au rang de Basilique mineure.

Ensuite, c'est une succession de Te Deum, les uns pour commémorer l'anniversaire du Couronnement, les autres pour célébrer la « Saint

Napoléon », fixée au 15 Août, ou les victoires de l'Empereur : Ulm, Austerlitz, Iéna, Dantzig, Friedland, Wagram, Smolensk, sans omettre le fastueux baptême du Roi de Rome, fait par le Cardinal Fesch, grand Aumônier de l'Empire, le 9 Juin 1811. Par la naissance de ce prince la postérité de Napoléon semblait assurée...

Cependant, le 3 Mai 1814, Louis XVIII, de retour à Paris, se rend à Notre-Dame « afin de remercier Dieu et sa Sainte Mère, protectrice de la France, des grands événements qui ont terminé nos malheurs... »

Fin Juillet 1830, les « Trois Glorieuses », troubles dans Paris, pillage du trésor de Notre-Dame, sac de l'Archevêché, avènement de Louis-Philippe...

Après le Plébiscite sanctionnant le coup d'État du 2 Décembre 1851, le Prince-Président, dont les pouvoirs ont été renouvelés pour dix ans, invite Monseigneur Sibour à faire chanter, le 1er janvier 1852, un Te Deum en présence de tous les grands corps de l'État.

Devenu Empereur, Napoléon III se marie à Notre-Dame le 30 Janvier 1853 et fait procéder, le 14 Juin 1856, au baptême du Prince Impérial par le cardinal Patrizi, légat pontifical, le Pape Pie IX ayant accepté d'être le parrain du petit Prince.

Cette cérémonie se déroula en présence de l'Empereur et de l'Impératrice, de la famille Impériale, de la Grande duchesse de Bade représentant la marraine, la reine de Suède, du prince Oscar de Suède, de huit cardinaux, des ministres, des maréchaux, des amiraux, de douze archevêques et de soixante-sept évêques, des membres du Sénat et du Corps Législatif, d'une députation des Grands Croix de la Légion d'Honneur...

Aussitôt après la cérémonie du baptême, le cardinal légat entonna le Te Deum qui fut exécuté en musique ainsi que le « Domine salvum fac Imperatorem ».

L'hymne Ambrosienne fut encore chantée pour les victoires de Magenta et de Solférino.

Ce chant d'action de grâces retentit de nouveau sous les voûtes de Notre-Dame de Paris, toujours associés à toutes les émotions de la France, le 17 Novembre 1918, au lendemain de l'Armistice et le 9 Mai 1945 après la capitulation allemande. Ces événements tristes ou joyeux ont été ponctués, jusqu'en 1790, par le glas ou le carillon des cloches de Notre-Dame.

C'est avec nostalgie que j'en rappelle les noms : Anne, Barbe, Magdeleine, Catherine, les quatre babillardes du petit clocher de la nef, toutes marquées des initiales entrelacées de Henri II et de Diane de Poitiers ; Claude le « petit moineau », Jean le « gros moineau », Henriette-Jérôme, François, Nicolas, Thibault, Pasquier, Guillaume et Gabriel qui s'abritaient dans la tour nord près du Cloître ; les deux bourdons suspendus au beffroi de la tour sud, l'un « Marie », refondu le 1er Octobre 1472, l'autre, le plus important, « Jacqueline » offert par Jean de Montaigu. Louis XIV décida de le faire fondre afin de l'augmenter du double de son poids. L'abbé Chastelain fait une relation détaillée de cette opération.

« Mardi 17 Décembre 1680 : on alla après Matines, avec la croix, chanter les prières marquées au Rituel pour la fonte ; c'était pour celle d'Emmanuel (ex-Jacqueline) la plus grosse cloche ; la fonte ne réussit pas et l'on retourna sans chanter le Te Deum. On y travaillait cependant, depuis la mi-carême. »

« Mercredi 29 Avril 1682 : le Roi accompagné de la Reine vint à Notre-Dame pour nommer Emmanuel. Le cérémonial imprimé à cette occasion a pour titre « Ordre des cérémonies qui doivent être observées pour la bénédiction de la grosse cloche de Paris, le Roy ayant voulu avec la Reine lui donner le nom d'Emmanuel-Louis-Thérèse. »

« Mardi 14 Juillet 1682 : on commence d'élever de terre la grosse cloche Emmanuel et en quatre heures elle était déjà à la première ouverture ; il y avait huit treuils ; le jeudi 16, à cinq heures du soir, Emmanuel arrive à sa place et est fixé ; il y avait trente-huit cordes, dix-huit mouffles, huit treuils, une des cordes avait 300 toises de longueur. »

« Samedi 13 Septembre 1685 : Emmanuel fut fondu pour la troisième fois... » afin qu'il puisse donner le fa dièse stipulé au contrat.

Sur son mouton étaient gravés ces vers :

« Je loue le vray Dieu, j'appelle le peuple,
Je réunis les clercs, je pleure les morts,
Je fuis la peste, j'embellis les festes »

Seule cette cloche survécut à l'ancienne sonnerie de la cathédrale. Toutes ses compagnes furent brisées et fondues en 1792. Huit hommes s'employèrent, pendant quarante-deux jours, à casser « Marie » à l'aide d'une machine...

Néanmoins, le 4 Juin 1856, à l'occasion du prochain baptême du Prince Impérial, l'Archevêque de Paris procéda, sur le Parvis, au milieu d'une grande foule, à la bénédiction de quatre nouvelles cloches donnant le fa, mi, ré, do et portant les noms et armes de pontifes parisiens. En effet, elles eurent pour marraines la duchesse de Talleyrand-Périgord, la marquise de Juigné, la vicomtesse de Quélen et madame Auguste Affre.

Placées dans la tour septentrionale : Angélique-Françoise, Antoinette-Charlotte, Hyacinthe-Jeanne et Denise-David reprenant l'antique tradition, joignent désormais leurs voix à celle d'Emmanuel en une somptueuse harmonie.

La musique religieuse a contribué, elle aussi, à la magnificence des

cérémonies, tout en suscitant recueillement et piété.

Pendant que les bâtisseurs édifiaient cette cathédrale qui provoque encore notre admiration, d'autres maîtres, ceux de l'École Musicale de Notre-Dame de Paris, réalisaient, dans ce domaine, des œuvres aussi audacieuses.

La musique sera toujours considérée à Notre-Dame comme le langage éminemment expressif de la prière.

Rendons un hommage fervent à tous ces hommes, Maîtres de la Chapelle, Compositeurs, Organistes qui par leur talent et leur foi ont enrichi notre patrimoine artistique et embellit nos fêtes.

Aujourd'hui, le grand orgue de Notre-Dame, l'un des instruments les plus appréciés d'Europe, restauré depuis peu, est d'une clarté remarquable.

La musique vit toujours à Notre-Dame, servie par des apôtres qui ont foi en leur mission et en l'efficiace de la prière chantée.

« Enracinée dans l'Histoire, liée à tous les événements de la Cité et du Pays », Notre-Dame de Paris participe au grand élan missionnaire de notre temps, Notre-Dame de Paris continue.

Théophile Gautier (1811-1872)

Recueil : La comédie de la mort (1838)

NOTRE DAME

Las de ce calme plat où d'avance fanées,
Comme une eau qui s'endort, croupissent nos années ;
Las d'étouffer ma vie en un salon étroit,
Avec de jeunes fats et des femmes frivoles,
Échangeant sans profit de banales paroles ;
Las de toucher toujours mon horizon du doigt.

Pour me refaire au grand et me rélargir l'âme,
Ton livre dans ma poche, aux tours de Notre-Dame ;
Je suis allé souvent, Victor,
A huit heures, l'été, quand le soleil se couche,
Et que son disque fauve, au bord des toits qu'il touche,
Flotte comme un gros ballon d'or.

Tout chatoie et reluit ; le peintre et le poète
Trouvent là des couleurs pour charger leur palette,
Et des tableaux ardents à vous brûler les yeux ;
Ce ne sont que saphirs, cornalines, opales,
Tons à faire trouver Rubens et Titien pâles ;
Ithuriel répand son écrin dans les cieux.

Cathédrales de brume aux arches fantastiques ;
Montagnes de vapeurs, colonnades, portiques,
Par la glace de l'eau doublés,
La brise qui s'en joue et déchire leurs franges,
Imprime, en les roulant, mille formes étranges
Aux nuages échevelés.

Comme, pour son bonsoir, d'une plus riche teinte,
Le jour qui fuit revêt la cathédrale sainte,
Ébauchée à grands traits à l'horizon de feu ;
Et les jumelles tours, ces cantiques de pierre,
Semblent les deux grands bras que la ville en prière,
Avant de s'endormir, élève vers son Dieu.

Ainsi que sa patronne, à sa tête gothique,
La vieille église attache une gloire mystique
Faites avec les splendeurs du soir ;
Les roses des vitraux, en rouges étincelles,
S'écaillent brusquement, et comme des prunelles,
S'ouvrent toutes rondes pour voir.

La nef épanouie, entre ses côtes minces,
Semble un crabe géant faisant mouvoir ses pinces,
Une araignée énorme, ainsi que des réseaux,
Jetant au front des tours, au flanc noir des murailles,
En fils aériens, en délicates mailles,
Ses tulles de granit, ses dentelles d'arceaux.

Aux losanges de plomb du vitrail diaphane,
Plus frais que les jardins d'Alcine ou de Morgane,
Sous un chaud baiser de soleil,
Bizarrement peuplés de monstres héraldiques,
Éclosent tout d'un coup cent parterres magiques
Aux fleurs d'azur et de vermeil.

Légendes d'autrefois, merveilleuses histoires
Écrites dans la pierre, enfers et purgatoires,
Dévotement taillés par de naïfs ciseaux ;
Piédestaux du portail, qui pleurent leurs statues,
Par les hommes et non par le temps abattues,
Licornes, loups-garous, chimériques oiseaux,

Dogues hurlant au bout des gouttières ; tarasques,
Guivres et basilics, dragons et nains fantasques,
Chevaliers vainqueurs de géants,
Faisceaux de piliers lourds, gerbes de colonnettes,
Myriades de saints roulés en collerettes,
Autour des trois porches béants.

Lancettes, pendentifs, ogives, trèfles grêles
Où l'arabesque folle accroche ses dentelles
Et son orfèvrerie, ouvrée à grand travail ;
Pignons troués à jour, flèches déchiquetées,
Aiguilles de corbeaux et d'anges surmontées,
La cathédrale luit comme un bijou d'émail !

II

Mais qu'est-ce que cela ? Lorsque l'on a dans l'ombre
Suivi l'escalier svelte aux spirales sans nombre
Et qu'on revoit enfin le bleu,
Le vide par-dessus et par-dessous l'abîme,
Une crainte vous prend, un vertige sublime
A se sentir si près de Dieu !

Ainsi que sous l'oiseau qui s'y perche, une branche
Sous vos pieds qu'elle fuit, la tour frissonne et penche,
Le ciel ivre chancelle et valse autour de vous ;
L'abîme ouvre sa gueule, et l'esprit du vertige,
Vous fouettant de son aile en ricanant voltige
Et fait au front des tours trembler les garde-fous,

Les combles anguleux, avec leurs girouettes,
Découpent, en passant, d'étranges silhouettes
Au fond de votre œil ébloui,
Et dans le gouffre immense où le corbeau tournoie,
Bête apocalyptique, en se tordant aboie,
Paris éclatant, inouï !

Oh ! le cœur vous en bat, dominer de ce faîte,
Soi, chétif et petit, une ville ainsi faite ;
Pouvoir, d'un seul regard, embrasser ce grand tout,
Debout, là-haut, plus près du ciel que de la terre,
Comme l'aigle planant, voir au sein du cratère,
Loin, bien loin, la fumée et la lave qui bout !

De la rampe, où le vent, par les trèfles arabes,
En se jouant, reedit les dernières syllabes
De l'hosanna du séraphin ;
Voir s'agiter là-bas, parmi les brumes vagues,
Cette mer de maisons dont les toits sont les vagues ;
L'entendre murmurer sans fin ;

Que c'est grand ! Que c'est beau ! Les frêles cheminées,
De leurs turbans fumeux en tout temps couronnées,
Sur le ciel de safran tracent leurs profils noirs,
Et la lumière oblique, aux arêtes hardies,
Jetant de tous côtés de riches incendies
Dans la moire du fleuve enchâsse cent miroirs.

Comme en un bal joyeux, un sein de jeune fille,
Aux lueurs des flambeaux s'illumine et scintille
Sous les bijoux et les atours ;
Aux lueurs du couchant, l'eau s'allume, et la Seine
Berce plus de joyaux, certes, que jamais reine
N'en porte à son col les grands jours.

Des aiguilles, des tours, des coupoles, des dômes
Dont les fronts ardoisés luisent comme des heaumes,
Des murs écartelés d'ombre et de clair, des toits
De toutes les couleurs, des résilles de rues,
Des palais étouffés, où, comme des verrues,
S'accrochent des étaux et des bouges étroits !

Ici, là, devant vous, derrière, à droite, à gauche,
Des maisons ! Des maisons ! Le soir vous en ébauche
Cent mille avec un trait de feu !
Sous le même horizon, Tyr, Babylone et Rome,
Prodigieux amas, chaos fait de main d'homme,
Qu'on pourrait croire fait par Dieu !

III

Et cependant, si beau que soit, ô Notre-Dame,
Paris ainsi vêtu de sa robe de flamme,
Il ne l'est seulement que du haut de tes tours.
Quand on est descendu tout se métamorphose,
Tout s'affaisse et s'éteint, plus rien de grandiose,
Plus rien, excepté toi, qu'on admire toujours.

Car les anges du ciel, du reflet de leurs ailes,
Dorent de tes murs noirs les ombres solennelles,
Et le Seigneur habite en toi.
Monde de poésie, en ce monde de prose,
A ta vue, on se sent battre au cœur quelque chose ;
L'on est pieux et plein de foi !

Aux caresses du soir, dont l'or te damasquine,
Quand tu brilles au fond de ta place mesquine,
Comme sous un dais pourpre un immense ostensor ;
A regarder d'en bas ce sublime spectacle,
On croit qu'entre tes tours, par un soudain miracle,
Dans le triangle saint Dieu se va faire voir.

Comme nos monuments à tournure bourgeoise
Se font petits devant ta majesté gauloise,
Gigantesque sœur de Babel,
Près de toi, tout là-haut, nul dôme, nulle aiguille,
Les faîtes les plus fiers ne vont qu'à ta cheville,
Et, ton vieux chef heurte le ciel.

Qui pourrait préférer, dans son goût pédantesque,
Aux plis graves et droits de ta robe Dantesque,
Ces pauvres ordres grecs qui se meurent de froid,
Ces panthéons bâtards, décalqués dans l'école,
Antique friperie empruntée à Vignole,
Et, dont aucun dehors ne sait se tenir droit.

Ô vous ! Maçons du siècle, architectes athées,
Cervelles, dans un moule uniforme jetées,
Gens de la règle et du compas ;
Bâissez des boudoirs pour des agents de change,
Et des huttes de plâtre à des hommes de fange ;
Mais des maisons pour Dieu, non pas !

Parmi les palais neufs, les portiques profanes,
Les parthénons coquets, églises courtisanes,
Avec leurs frontons grecs sur leurs piliers latins,
Les maisons sans pudeur de la ville païenne ;
On dirait, à te voir, Notre-Dame chrétienne,
Une matrone chaste au milieu de catins !

Notre-Dame de Paris

De Victor Hugo (1802-1885), publié en 1831

Extrait du livre : livre quatrième, chapitre III, « Immanis pecoris custos immanior ipse »

Quasimodo était donc carillonneur de Notre-Dame.

Avec le temps, il s'était formé je ne sais quel lien intime qui unissait le sonneur à l'église. Séparé à jamais du monde par la double fatalité de sa naissance inconnue et de sa nature difforme, emprisonné dès l'enfance dans ce double cercle infranchissable, le pauvre malheureux s'était accoutumé à ne rien voir dans ce monde au-delà des religieuses murailles qui l'avaient recueilli à leur ombre. Notre-Dame avait été successivement pour lui, selon qu'il grandissait et se développait, l'œuf, le nid, la maison, la patrie, l'univers.

Et il est sûr qu'il y avait une sorte d'harmonie mystérieuse et préexistante entre cette créature et cet édifice. Lorsque, tout petit encore, il se traînait tortueusement et par soubresauts sous les ténèbres de ses voûtes, il semblait, avec sa face humaine et sa membrure bestiale, le reptile naturel de cette dalle humide et sombre sur laquelle l'ombre des chapiteaux romans projetait tant de formes bizarres.

Plus tard, la première fois qu'il s'accrocha machinalement à la corde des tours, et qu'il s'y pendit, et qu'il mit la cloche en branle, cela fit à Claude, son père adoptif, l'effet d'un enfant dont la langue se délie et qui commence à parler.

C'est ainsi que peu à peu, se développant toujours dans le sens

de la cathédrale, y vivant, y dormant, n'en sortant presque jamais, en subissant à toute heure la pression mystérieuse, il arriva à lui ressembler, à s'y incruster, pour ainsi dire, à en faire partie intégrante. Ses angles saillants s'emboîtaient, qu'on nous passe cette figure, aux angles rentrants de l'édifice, et il en semblait, non seulement l'habitant, mais encore le contenu naturel. On pourrait presque dire qu'il en avait pris la forme, comme le colimaçon prend la forme de sa coquille. C'était sa demeure, son trou, son enveloppe. Il y avait entre la vieille église et lui une sympathie instinctive si profonde, tant d'affinités magnétiques, tant d'affinités matérielles, qu'il y adhérait en quelque sorte comme la tortue à son écaille. La rugueuse cathédrale était sa carapace.

Il est inutile d'avertir le lecteur de ne pas prendre au pied de la lettre les figures que nous sommes obligé d'employer ici pour exprimer cet accouplement singulier, symétrique, immédiat, presque co-substantiel, d'un homme et d'un édifice. Il est inutile de dire également à quel point il s'était faite familière toute la cathédrale dans une si longue et si intime cohabitation. Cette demeure lui était propre.

Elle n'avait pas de profondeur que Quasimodo n'eût pénétrée, pas de hauteur qu'il n'eût escaladée, il lui arrivait bien des fois de gravir la façade à plusieurs élévations en s'aidant seulement des aspérités de la sculpture. Les tours, sur la surface extérieure desquelles on le voyait souvent ramper comme un lézard qui glisse sur un mur à pic, ces deux géantes jumelles, si hautes, si menaçantes, si redoutables, n'avaient pour lui ni vertige, ni terreur, ni secousses d'étourdissement ; à les voir si douces sous sa main, si faciles à escalader, on eût dit qu'il les avait apprivoisées. À force de sauter, de grimper, de s'ébattre au milieu des abîmes de la gigantesque cathédrale, il était devenu en quelque façon singe et chamois, comme l'enfant calabrais qui nage avant de marcher, et joue, tout petit, avec la mer.

Du reste, non seulement son corps semblait s'être façonné selon la cathédrale, mais encore son esprit. Dans quel état était cette âme, quel pli avait-elle contracté, quelle forme avait-elle prise sous cette enveloppe nouée, dans cette vie sauvage, c'est ce qu'il serait difficile de déterminer. Quasimodo était né borgne, bossu, boiteux. C'est à grande peine et à grande patience que Claude Frollo était parvenu à lui apprendre à parler. Mais une fatalité était attachée au pauvre enfant-trouvé. Sonneur de Notre-Dame à quatorze ans, une nouvelle infirmité était venue le parfaire ; les cloches lui avaient brisé le tympan ; il était devenu sourd.

La seule porte que la nature lui eût laissée toute grande ouverte sur le monde s'était brusquement fermée à jamais.

En se fermant, elle intercepta l'unique rayon de joie et de lumière qui pénétrât encore dans l'âme de Quasimodo. Cette âme tomba dans une nuit profonde. La mélancolie du misérable devint incurable et complète comme sa difformité. Ajoutons que sa surdité le rendit en quelque façon muet. Car, pour ne pas donner à rire aux autres, du moment où il se vit sourd, il se détermina résolument à un silence qu'il ne rompait guère que lorsqu'il était seul. Il lia volontairement cette langue que Claude Frollo avait eu tant de peine à délier. De là il advenait que, quand la nécessité le contraignait de parler, sa langue était engourdie, maladroite, et comme une porte dont les gonds sont rouillés.

Si maintenant nous essayions de pénétrer jusqu'à l'âme de Quasimodo à travers cette écorce épaisse et dure ; si nous pouvions sonder les profondeurs de cette organisation mal faite ; s'il nous était donné de regarder avec un flambeau derrière ces organes sans transparence, d'explorer l'intérieur ténébreux de cette créature opaque, d'en élucider les recoins obscurs, les culs-de-sac absurdes, et de jeter tout à coup une vive lumière sur la psyché enchaînée au fond de cet antre, nous

trouverions sans doute la malheureuse dans quelque attitude pauvre, rabougrie et rachitique comme ces prisonniers des plombs de Venise qui vieillissaient ployés en deux dans une boîte de pierre trop basse et trop courte.

Il est certain que l'esprit s'atrophie dans un corps manqué.

Quasimodo sentait à peine se mouvoir aveuglément au dedans de lui une âme faite à son image. Les impressions des objets subissaient une réfraction considérable avant d'arriver à sa pensée. Son cerveau était un milieu particulier : les idées qui le traversaient en sortaient toutes tordues. La réflexion qui provenait de cette réfraction était nécessairement divergente et déviée.

De là mille illusions d'optique, mille aberrations de jugement, mille écarts où divaguait sa pensée, tantôt folle, tantôt idiote.

Le premier effet de cette fatale organisation, c'était de troubler le regard qu'il jetait sur les choses. Il n'en recevait presque aucune perception immédiate. Le monde extérieur lui semblait beaucoup plus loin qu'à nous.

Le second effet de son malheur, c'était de le rendre méchant.

Il était méchant en effet, parce qu'il était sauvage ; il était sauvage parce qu'il était laid, il y avait une logique dans sa nature comme dans la nôtre.

Sa force, si extraordinairement développée, était une cause de plus de méchanceté. *Malus puer robustus*, dit Hobbes.

D'ailleurs, il faut lui rendre cette justice, la méchanceté n'était peut-être pas innée en lui. Dès ses premiers pas parmi les hommes, il s'était senti, puis il s'était vu conspué, flétri, repoussé. La parole humaine pour lui, c'était toujours une raillerie ou une malédiction.

En grandissant il n'avait trouvé que la haine autour de lui. Il l'avait prise. Il avait gagné la méchanceté générale. Il avait ramassé l'arme

dont on l'avait blessé.

Après tout, il ne tournait qu'à regret sa face du côté des hommes. Sa cathédrale lui suffisait. Elle était peuplée de figures de marbre, rois, saints, évêques, qui du moins ne lui éclataient pas de rire au nez et n'avaient pour lui qu'un regard tranquille et bienveillant. Les autres statues, celles des monstres et des démons, n'avaient pas de haine pour lui Quasimodo. Il leur ressemblait trop pour cela. Elles raillaient bien plutôt les autres hommes. Les saints étaient ses amis, et le bénissaient ; les monstres étaient ses amis, et le gardaient. Aussi avait-il de longs épanchements avec eux. Aussi passait-il quelquefois des heures entières, accroupi devant une de ces statues, à causer solitairement avec elle. Si quelqu'un survenait, il s'enfuyait comme un amant surpris dans sa sérénade.

Et la cathédrale ne lui était pas seulement la société, mais encore l'univers, mais encore toute la nature. Il ne rêvait pas d'autres espaliers que les vitraux toujours en fleur, d'autre ombrage que celui de ces feuillages de pierre qui s'épanouissent chargés d'oiseaux dans la touffe des chapiteaux saxons, d'autres montagnes que les tours colossales de l'église, d'autre océan que Paris qui bruissait à leurs pieds.

Ce qu'il aimait avant tout dans l'édifice maternel, ce qui réveillait son âme et lui faisait ouvrir ses pauvres ailes qu'elle tenait si misérablement reployées dans sa caverne, ce qui le rendait parfois heureux, c'étaient les cloches. Il les aimait, les caressait, leur parlait, les comprenait. Depuis le carillon de l'aiguille de la croisée jusqu'à la grosse cloche du portail, il les avait toutes en tendresse. Le clocher de la croisée, les deux tours, étaient pour lui comme trois grandes cages dont les oiseaux, élevés par lui, ne chantaient que pour lui. C'étaient pourtant ces mêmes cloches qui l'avaient rendu sourd, mais les mères aiment souvent le mieux l'enfant qui les a fait le plus souffrir.

Il est vrai que leur voix était la seule qu'il pût entendre encore. À ce titre, la grosse cloche était sa bien-aimée. C'est elle qu'il préférait dans cette famille de filles bruyantes qui se trémoussait autour de lui, les jours de fête. Cette grande cloche s'appelait Marie. Elle était seule dans la tour méridionale avec sa sœur Jacqueline, cloche de moindre taille, enfermée dans une cage moins grande à côté de la sienne. Cette Jacqueline était ainsi nommée du nom de la femme de Jean de Montagu, lequel l'avait donnée à l'église, ce qui ne l'avait pas empêché d'aller figurer sans tête à Montfaucon. Dans la deuxième tour il y avait six autres cloches, et enfin les six plus petites habitaient le clocher sur la croisée avec la cloche de bois qu'on ne sonnait que depuis l'après-dîner du jeudi absolu, jusqu'au matin de la vigile de Pâques. Quasimodo avait donc quinze cloches dans son sérail, mais la grosse Marie était la favorite.

On ne saurait se faire une idée de sa joie les jours de grande volée. Au moment où l'archidiacre l'avait lâché et lui avait dit : Allez ! il montait la vis du clocher plus vite qu'un autre ne l'eût descendue. Il entra tout essoufflé dans la chambre aérienne de la grosse cloche ; il la considérait un moment avec recueillement et amour ; puis il lui adressait doucement la parole, il la flattait de la main, comme un bon cheval qui va faire une longue course. Il la plaignait de la peine qu'elle allait avoir. Après ces premières caresses, il criait à ses aides, placés à l'étage inférieur de la tour, de commencer. Ceux-ci se pendaient aux câbles, le cabestan criait, et l'énorme capsule de métal s'ébranlait lentement. Quasimodo, palpitant, la suivait du regard. Le premier choc du battant et de la paroi d'airain faisait frissonner la charpente sur laquelle il était monté. Quasimodo vibrait avec la cloche. Vah ! criait-il avec un éclat de rire insensé. Cependant le mouvement du bourdon s'accélérait, et à mesure qu'il parcourait un angle plus ouvert, l'œil de Quasimodo

s'ouvrait aussi de plus en plus phosphorique et flamboyant. Enfin la grande volée commençait, toute la tour tremblait, charpentes, plombs, pierres de taille, tout grondait à la fois, depuis les pilotis de la fondation jusqu'aux trèfles du couronnement. Quasimodo alors bouillait à grosse écume ; il allait, venait ; il tremblait avec la tour de la tête aux pieds. La cloche, déchaînée et furieuse, présentait alternativement aux deux parois de la tour sa gueule de bronze d'où s'échappait ce souffle de tempête qu'on entend à quatre lieues.

Quasimodo se plaçait devant cette gueule ouverte ; il s'accroupissait, se relevait avec les retours de la cloche, aspirait ce souffle renversant, regardait tour à tour la place profonde qui fourmillait à deux cents pieds au-dessous de lui et l'énorme langue de cuivre qui venait de seconde en seconde lui hurler dans l'oreille. C'était la seule parole qu'il entendît, le seul son qui troublât pour lui le silence universel. Il s'y dilatait comme un oiseau au soleil. Tout à coup la frénésie de la cloche le gagnait ; son regard devenait extraordinaire ; il attendait le bourdon au passage, comme l'araignée attend la mouche, et se jetait brusquement sur lui à corps perdu. Alors, suspendu sur l'abîme, lancé dans le balancement formidable de la cloche, il saisissait le monstre d'airain aux oreillettes, l'étreignait de ses deux genoux, l'éperonnait de ses deux talons, et redoublait de tout le choc et de tout le poids de son corps la furie de la volée. Cependant la tour vacillait ; lui, criait et grinçait des dents, ses cheveux roux se hérissaient, sa poitrine faisait le bruit d'un soufflet de forge, son œil jetait des flammes, la cloche monstrueuse hennissait toute haletante sous lui, et alors ce n'était plus ni le bourdon de Notre-Dame ni Quasimodo, c'était un rêve, un tourbillon, une tempête ; le vertige à cheval sur le bruit ; un esprit cramponné à une croupe volante ; un étrange centaure moitié homme, moitié cloche ; une espèce d'Astolphe horrible emporté sur un prodigieux hippogriffe de bronze vivant.

La présence de cet être extraordinaire faisait circuler dans toute la cathédrale je ne sais quel souffle de vie. Il semblait qu'il s'échappât de lui, du moins au dire des superstitions grossissantes de la foule, une émanation mystérieuse qui animait toutes les pierres de Notre-Dame et faisait palpiter les profondes entrailles de la vieille église. Il suffisait qu'on le sût là pour que l'on crût voir vivre et remuer les mille statues des galeries et des portails. Et de fait, la cathédrale semblait une créature docile et obéissante sous sa main ; elle attendait sa volonté pour élever sa grosse voix ; elle était possédée et remplie de Quasimodo comme d'un génie familier. On eût dit qu'il faisait respirer l'immense édifice. Il y était partout en effet, il se multipliait sur tous les points du monument. Tantôt on apercevait avec effroi au plus haut d'une des tours un nain bizarre qui grimpait, serpentait, rampait à quatre pattes, descendait en dehors sur l'abîme, sautelaient de saillie en saillie, et allait fouiller dans le ventre de quelque gorgone sculptée ; c'était Quasimodo dénichant des corbeaux. Tantôt on se heurtait dans un coin obscur de l'église à une sorte de chimère vivante, accroupie et renfrognée ; c'était Quasimodo pensant. Tantôt on avisait sous un clocher une tête énorme et un paquet de membres désordonnés se balançant avec fureur au bout d'une corde ; c'était Quasimodo sonnant les vêpres ou l'angélus. Souvent, la nuit, on voyait errer une forme hideuse sur la frêle balustrade découpée en dentelle qui couronne les tours et borde le pourtour de l'abside ; c'était encore le bossu de Notre-Dame.

Alors, disaient les voisines, toute l'église prenait quelque chose de fantastique, de surnaturel, d'horrible ; des yeux et des bouches s'y ouvraient çà et là ; on entendait aboyer les chiens, les guivres, les tarasques de pierre qui veillent jour et nuit, le cou tendu et la gueule ouverte, autour de la monstrueuse cathédrale ; et si c'était une nuit de Noël, tandis que la grosse cloche qui semblait râler appelait les fidèles à

la messe ardente de minuit, il y avait un tel air répandu sur la sombre façade qu'on eût dit que le grand portail dévorait la foule et que la rosace la regardait. Et tout cela venait de Quasimodo. L'Égypte l'eût pris pour le dieu de ce temple ; le Moyen Âge l'en croyait le démon ; il en était l'âme.

À tel point que pour ceux qui savent que Quasimodo a existé, Notre-Dame est aujourd'hui déserte, inanimée, morte. On sent qu'il y a quelque chose de disparu. Ce corps immense est vide ; c'est un squelette ; l'esprit l'a quitté, on en voit la place, et voilà tout. C'est comme un crâne où il y a encore des trous pour les yeux, mais plus de regard.